

Notes

1. Correspondance inédite de Jules Verne et de Pierre-Jules Hetzel, établie par Olivier Dumas, Piero Gondolo della Riva et Volker Dehs, Genève, Éditions Slatkine, 3 vol., 1999, 2001 et 2002.
2. Cet échange de vues a été présenté par Christian Robin dans son étude «Robur», parue dans le volume collectif *Jules Verne écrivain* (Nantes, catalogue d'une exposition à la bibliothèque municipale, 2000, p. 117-133).



VERNE EN VERSION ORIGINALE : LES VÉRIDIQUES AVENTURES DU CAPITAINE HATTERAS

William Butcher

Les manuscrits littéraires ont un attrait spécial, puisqu'ils dévoilent la vulnérabilité maximale de l'auteur, au moment même de sa création sur la page blanche. De plus, ils nous fournissent des informations sur le temps précédant le travail de l'éditeur. Avec un peu de chance, ils éclairent des questions de fond débattues depuis des lustres.

Bien sûr, la version qui survit au processus éditorial est censée être la meilleure. Mais pour qui? Les études des auteurs du XIX^e siècle ont souligné les multiples problèmes cachés sous l'apparence lisse et uniforme de l'œuvre publiée. Elles ont souvent conclu que les éditeurs ont mal lu, ou, en tout cas, qu'ils ont pris sur eux-mêmes de réviser le texte, souvent sans connaissance de cause et quelquefois avec des résultats désastreux.

En général les premiers brouillons sont moins subtils mais plus explicites : moins lisibles pour le lecteur général, mais essentiels pour celui qui s'interroge sur le sens du texte. Bien sûr, plus il y a de palimpsestes et plus ils sont «brouillons» — pour ne pas dire indéchiffrables —, plus le chercheur est ravi.

En ce qui concerne Verne, une première observation est la rareté des études de ses manuscrits. Si l'on connaît le dernier tréma des coupures-collages proustiens, la plus petite virgule des palimpsestes joyciens, le moindre effacement des brouillons gidien, l'auteur français le plus traduit et le plus lu n'a guère été étudié au pied de la lettre, dans les méandres, souvent byzantins, de sa rédaction brute. Comme la lettre perdue ou le chien qui aurait aboyé dans la nuit, tout le monde sait que l'éditeur Hetzel est souvent intervenu, beaucoup

de monde a l'impression qu'il a enlevé quelque chose, mais presque personne n'a cherché à savoir quoi.

Il reste vrai que l'on a étudié et publié un certain nombre des manuscrits, mais s'agissant normalement de deux aspects particuliers. Suivant la révélation de Piero Gondolo della Riva, en ce lieu de Cerisy même, de la contribution importante de Michel Verne, les romans posthumes ont été souvent analysés, ainsi que les œuvres inédites. Olivier Dumas a publié de nombreuses études sur les changements imposés par Hetzel dans quatre romans, mais, malheureusement, en ne citant chaque fois que quelques paragraphes. Daniel Compère*¹, Marcel Destombes, Volker Dehs, Christian Robin et Philippe Scheinhardt ont également étudié des aspects ponctuels des brouillons (voir ma bibliographie p.50 pour de plus amples détails). Mais en dernière analyse, pour les *Voyages extraordinaires* non posthumes, on a lu, depuis plus d'un siècle, moins d'une centaine des dix mille feuilles survivantes². Par conséquent, on méconnaît les œuvres les plus célèbres. Le lieu de naissance de Phileas Fog [*sic*] ou de Juan Nemo reste ignoré des plus informés.

Et cependant, Verne révisait de manière intensive. Dans les années 1860 et 1870, après un plan détaillé du roman, dans certains cas il préparait un sommaire, paragraphe par paragraphe, puis une version dans une écriture petite ou franchement minuscule, peu lisible. La mise au net, avec la présence de la plupart des italiques et des accents, servait à la composition des placards. Bien que Verne ait normalement vu ceux-ci, il n'est pas clair s'il a pu, ou voulu, les comparer avec son manuscrit. Presque toutes les épreuves ont disparu, mais Jules Hetzel fils a prétendu que l'auteur exigeait cinq ou six jeux corrigés, sans indiquer, cependant, quand cette pratique a commencé. En tout cas, l'éditeur a eu le dernier mot, du simple fait peut-être que l'auteur n'a pas vu les épreuves finales. Enfin, la pré-publication en feuilleton, et même la première édition non illustrée, ont subi quelquefois des révisions supplémentaires.

Heureusement, pour presque tous les *Voyages*, des manuscrits ont survécu jusqu'à nos jours³. J'ai eu la chance d'avoir accès à des photocopies de ceux-ci faites avant la mort de leur propriétaire, Jean-Jules Verne, petit-fils de l'écrivain. En résumé très rapide de mes lectures de ces documents sans prix, et sans revenir sur les études précédentes, il existe un grand nombre de variantes qui bouleversent notre compréhension des romans les plus célèbres. Dans le manuscrit de *Voyage au centre de la Terre*, par exemple, le jeune

* Les notes ont été regroupées en page 51.

héros semble avoir eu des relations très intimes avec Graüben, le rapport entre Lidenbrock et sa bonne n'est peut-être pas entièrement licite, le professeur paraît nettement plus excentrique et autoritaire, la caverne souterraine est bien différente, le journal de bord s'écrit en partie au passé, et une source importante du roman est indiquée.

Les deux manuscrits de *Vingt Mille Lieues sous les mers* contiennent encore plus de variantes. Dans ces brouillons, le capitaine Nemo et le Dr Aronnax rédigent un contrat de trois clauses pour régler leur vie commune; les deux hommes foulent ensemble le fond de la Manche, l'auteur profitant de l'occasion pour les faire passer devant ses bien-aimés Bretagne, cap Antifer et Le Crotoy; Aronnax crée de fantastiques visions médiévales, inspirées de Cimabue et de Mantegna, à partir du *chiaroscuro* des falaises nocturnes de la Hève; le *Nautilus* baigne dans une marine d'aurore heureuse et de tranquillité ensoleillée sur la côte française (ou belge); il longe la côte est anglaise de près, et Verne ne résiste pas à la tentation de rêver d'un abordage dans son Écosse ancestrale. Nemo, surtout, est un compositeur, préférant jouer sa propre musique; les vingtaines de Papous qui envahissent son vaisseau se font tuer par électrocution, délibérément et sans remords; et l'épave essentielle est un navire «républicain»: le *Vengeur-du-peuple*. Dans les brouillons, en somme, l'espace du capitaine se fait encore plus hermétique, son style plus romantique et socialiste, et son défi au monde plus absolu.

Dans *Le Tour du monde en quatre-vingts jours*, nous subissons autant d'éblouissements. Dès la première page, on observe de l'antisémitisme flagrant et des références politiques à la maison de Hanovre et au duc de Wellington. Mais le plus inouï est un fragment écrit sens dessus dessous au verso de la trente-septième feuille, et qui capte le moment même où Fogg et le roman sont nés: «~~Le Reform-Club... 1858... Bourg...~~ Face n'est pas seul organe expressif obs[erva] monsieur... Fog xxx [cant]16 Fog chez lui».

Ces quelques lignes sont absolument vitales pour comprendre le roman publié. Elles montrent que l'espace initial du livre est domestique et fermé, et non point géographique: qu'au commencement sont le Reform-Club, «Fogg» et son chez lui, sans l'ombre d'un soupçon de voyage, de tour du monde ou de délai quelconque. L'année indiquée, apparemment 1858, et donc allusion au voyage en Grande-Bretagne de 1859, est étonnante, car elle implique une conception du roman radicalement autre. La sexualité flagrante de «Face n'est pas seul organe expressif» est indispensable pour saisir l'enjeu du romancier. Elle proclame, avec Shakespeare, que la composition de

l'esprit ne se lit pas sur le visage; que l'imperturbabilité apparente de Fogg cache une pulsion énorme; et que, pour créer son œuvre la plus vendue, du moins en France, Verne pense dans un langage à la fois anglicisant, télégraphique et pseudo-proverbial.

Les deux derniers manuscrits de *L'Île mystérieuse* contiennent, eux aussi, des révélations. Lors de l'agonie de l'ingénieur sur la plage, le serviteur noir veut envoyer un message mais n'a pas d'encre, donc il écrit avec son propre sang, avant d'attacher le papier au collier du chien. Plus tard, le journaliste s'agenouille près de l'ingénieur, toujours suspendu entre la vie et la mort, puis se relève en disant: «Je vois bien que j'aurai à changer mon article», plaisanterie d'assez mauvais goût, même pour un Américain.

Quand les colons retrouvent le ballon sudiste, ils sont abasourdis de trouver qu'une partie de son matériel a été coupée, comme par «des ciseaux de tailleur» — ou du moins des mots à cet effet paraissent dans la marge, écrits par Hetzel⁴. Mais Verne a lui-même coupé le matériel de l'éditeur, car il n'y a pas de raison pour qu'une personne sensée agisse de la sorte. L'épisode de l'insertion refusée est important, car il implique que beaucoup des incidents impossibles ou déments de *L'Île mystérieuse*, ainsi que l'incision triangulaire au *Scotia* dans *Vingt Mille Lieues sous les mers*, seraient dus à l'interférence d'Hetzel. Il est même possible que ce soit l'éditeur qui ait insisté pour que Nemo soit ramené à la vie et parachuté dans *L'Île mystérieuse*.

Le troisième volume de l'ultime manuscrit, en plus, porte le titre surprenant de son héros, qui, avant de s'appeler Nemo, portait le nom «Cybriet Anardill» (ou «Eghiet Anardill») — doublement surprenant parce qu'il s'appelait déjà «le Prince Dakkar» dans le manuscrit précédent.

Forts de notre connaissance des variantes dans les romans les plus célèbres, nous pourrions maintenant aborder le manuscrit des *Voyages et aventures du capitaine Hatteras* (1864-1865) avec l'espoir de trouver des explications à nombre de ses excentricités et de ses mystères, d'autant plus que c'est le premier roman écrit sous la supervision d'Hetzel, et donc sans doute le plus altéré.

Dans *Hatteras*, le capitaine du même nom, accompagné par le Dr Clawbonny et le quartier-maître, Johnson, après être passé par maintes péripéties, sauve le capitaine Altamont, enseveli sous la glace, seul rescapé d'une expédition américaine. Après la perte de leur navire, les survivants voyagent en traîneau, puis en chaloupe jusqu'au pôle Nord, où ils découvrent un volcan en pleine éruption. Afin d'atteindre le pôle même, Hatteras veut s'y jeter, mais Altamont l'attrape au dernier moment.

On ne connaît qu'un seul manuscrit (1863-1864) d'*Hatteras*, à la bibliothèque municipale de Nantes⁵, qui a eu la grande amabilité de m'autoriser à en citer quelques extraits. Le premier volume est dans l'écriture calligraphiée romaine que Verne utilise pour les manuscrits finaux, avec une marge de chaque côté et des corrections au-dessus du texte. Le second volume est écrit sur une seule moitié de la feuille, dans une écriture moins lisible et avec un grand nombre de ratures et de corrections sur l'autre moitié de la page, apparemment à trois moments successifs. Son texte est souvent fort différent de l'édition préoriginale du *Magasin d'éducation et de récréation* (1864-1865), mais semble avoir servi à l'impression, vu les indications des placards s'y trouvant.

Le premier volume du manuscrit s'intitule «Voyage surprenant du capitaine Hatteras au pôle Nord», dans une autre main. Le volume II s'appelle «Les Robinsons du pôle» et, comme *Le Magasin*, comporte vingt-six chapitres. Mais II 21 (c'est-à-dire le chapitre XXI), «John Bull et Jonathan», est absent du *Magasin*, et II 20 se nomme «L'océan polaire» au lieu de «La mer libre». Le chapitre final, II 26, «Le Hans Christien», correspond à II 25-26 dans *Le Magasin*, «Retour au sud» et «Conclusion».

L'orthographe des noms propres est quelquefois meilleure dans le manuscrit. Par exemple, «Louisiane» paraît au lieu du «Louisiane» publié et «Douall Stuart» à la place de «Doual Stuart» (en réalité «McDouall Stuart»). Dès le premier chapitre, le manuscrit a le capitaine «X...» au lieu de «K. Z.», «80 chevaux» au lieu de «120», et «le *Foreward* [sic]». L'authentique «*Liverpool Herald*» publié est le «*Nautical Paper*», non attesté. Le désir originel de Clawbonny est «de surprendre [les tribus lointaines] dans l'exercice de leurs fonctions», avec un humour sexuel ou scatologique. À ce stade, la bête de Gévaudan perçue par les marins a trente pieds de long.

Une critique d'*Hatteras* ne paraît que dans la version primitive: «Jusqu'ici le succès lui fit entièrement défaut; une invincible fatalité semblait s'attacher à lui; le *pas de chance* des Français était écrit sur son front, et on le connaissait pour tel dans tous les ports du Royaume-Uni.» Cette idée a été suggérée par Hetzel dans une lettre du 16 septembre 1863; l'éditeur conseille également d'inclure un Français. Verne semble avoir voulu faire d'une pierre deux coups: donner certaines caractéristiques censément françaises, non pas à un Français, car il serait aberrant qu'il y en ait un, comme il le dit lui-même, mais au capitaine britannique, y compris le manque de chance — ainsi que d'autres, comme l'exubérance et la volubilité, à Clawbonny.

La veuve de vingt-six ans citée d'abord par Parry (dans un magazine publié à bord lors de son *Deuxième voyage* dans l'Arctique) et

ensuite par Verne a souvent été commentée par les spécialistes, car l'auteur s'est lui-même marié avec une veuve de vingt-six ans. Dans les versions publiées, elle demande «quelques vigoureux matelots pour lacer et serrer convenablement [les] corsets... et... si [les] actrices de votre théâtre ont l'intention de garder leurs culottes». Dans le manuscrit elle s'appelle la polissonne «Abigaïl Bonnatout», et ce même passage contient une note en bas, la seule indication directe d'une source française dans tout le roman. Le romancier ne pouvait pas lire la cinquantaine d'auteurs-explorateurs britanniques qu'il cite; et il n'existait qu'une demi-douzaine de traductions françaises. La note en question consiste en les mots: «*Voyage au pôle arctique*, d'Hervé et de Lanoye⁶». Vérification faite, ce livre, publié en 1854, contient les mêmes extraits que Verne, dans une traduction identique (p. 84-86). Il est donc clair que le romancier n'a pas inventé la veuve salace, ni même choisi les extraits à citer. De plus, il n'a pas hésité à commettre un plagiat de plus de mille mots, transcrits textuellement, à ma connaissance le plus grand identifié chez lui à ce jour.

Je voudrais maintenant changer de cap pour aller plus sûrement au lieu si convoité, le trou béant au centre de la mer — polaire, il va sans dire. Dans une lettre importante du 25 avril 1864, répondant à une missive fort agressive de son éditeur, Verne mentionne un duel dans *Hatteras*, mais accepte de le supprimer d'un simple «coup de plume». On croyait que ce duel disparu se faisait à la veille de l'embarquement pour le pôle Nord. Mais une telle supposition trahit une méconnaissance des règles du duel, qui exigent un terrain neutre, ce qui ne serait pas le cas pour la Nouvelle Amérique.

La clef du mystère se trouve dans II 21, au titre alléchant, déjà noté, de «John Bull et Jonathan». Bien que le duel supprimé ait souvent été discuté, personne ne l'a jamais cherché; et cependant il suffisait d'y aller et de regarder de tous ses yeux.

Dans le manuscrit (II 21, p. 83), c'est Altamont qui veille lors de la navigation vers le pôle. Comme dans la version publiée, Hatteras rêve d'abord du passé et ensuite de l'avenir et du pôle, où il voit flotter le pavillon britannique. Dans le manuscrit, le capitaine se réveille au beau milieu de la nuit pour s'assurer qu'Altamont reste à la barre, direction plein nord.

À partir de ce point, le texte est absent du *Magasin*, et donc inédit à ce jour. Nous retrouvons Hatteras dans son rêve renouvelé:

Sa perception fut si vive alors, qu'il crut l'entendre flotter au-dessus de sa tête; il lui sembla que le vent jouait dans ses plis; il se réveilla, il ouvrit ses yeux.

Il ne se trompait pas: un pavillon se balançait au sommet du mât de la chaloupe, un pavillon rouge avec les vingt-deux étoiles sur sa hampe d'azur, un pavillon américain!

Hatteras poussa un cri terrible. Ses compagnons s'éveillèrent.

– Misérable! s'écria le capitaine, en s'adressant à l'Américain.

Et d'une main rapide, il coupa la drisse du pavillon qui tomba du guide.

Altamont voulut s'élancer vers lui; mais Johnson et Bell le retinrent.

– Hatteras, prenez garde, s'était écrié Altamont d'une voix terrible.

– Prenez garde, xxx ~~vous aussi~~ répondit le capitaine. Oui, car vous avez profité de mon sommeil pour nous abriter sous un pavillon étranger!

– Étranger! Je suis américain!

– Et nous?

– Vous! Vous êtes chez moi! Cette chaloupe, faite avec les débris de mon navire, est la mienne!

– Oui! s'écria Hatteras! Vous avez raison! Cette chaloupe vous [appartient]! Ah! xxx donnez-moi xxx un aviron, un morceau de bois, un glaçon, de quoi quitter ces bords maudits.

Hatteras xxx se fût jeté à la mer, si le docteur ne l'eût empêché.

– Altamont, dit ce dernier, vous oubliez trop que nous vous avons sauvé la vie! Hatteras seul commande ici.

– Clawbonny, répondit Altamont, le moment de s'expliquer est venu, franchement. Écoutez-moi, vous aussi, Johnson et Bell. Vous aussi Hatteras! Croyez-vous que je n'aie pas deviné le but de votre voyage dans les mers polaires? Vous avez arrimé un navire en Angleterre, moi en Amérique! Vous avez fait voile vers les mers boréales. Moi de même! Vous êtes parvenu au-delà de la limite des terres reconnues. Moi de même! Vous voulez aller plus haut encore. Moi de même! Vous voulez découvrir le pôle nord. Eh bien! moi de même!

À ces mots les trois compagnons Hatteras se levèrent d'un commun accord.

– Jamais, s'écrièrent-ils.

– Jamais! dit Hatteras avec une certaine violence. Les Anglais ont découvert le pôle magnétique avec James Ross, ils découvriront le pôle nord avec Hatteras.

– Mes droits valent les vôtres, répondit l'Américain.

– Non! Non! firent Johnson et Bell.

– Assez! reprit froidement Hatteras en s'adressant aux deux marins: cet homme est chez lui; tant que nous portera la chaloupe, je le laisserai dire! mais qu'il ne l'oublie pas! l'un de nous est de trop sous cette latitude!

– À vos ordres! répondit Altamont.

– Mes amis, mes amis, s'écria le docteur! Quoi! des menaces de mort! Faut-il que ces contrées nouvelles, à peine foulées du pied des hommes, soit déjà arrosées de leur sang! Voulez-vous apporter dans ce pays les haines et les rivalités du vieux monde!

– Clawbonny, répondit Hatteras, cet homme ne mettra pas le pied avant moi sur un continent inxxx.

– Nous verrons bien, [riposta] l'Américain.

– C'est une affaire de vie et de mort!

– Mes amis! dit le docteur, qui ne savait plus se faire entendre.

– Mais ici, vous êtes chez vous, reprit Hatteras, votre chaloupe vous protège; vous n'avez rien à craindre.

– Ni ici ni ailleurs! répondit Altamont.

– Vous battre! s'écria le docteur, vous battre! Hatteras! jurez-moi...

– Je vous jure, Clawbonny, je ne me battrai que quand je sentirai un terrain neutre sous mes pieds, et non sur ces planches américaines!

– Eh bien à terre donc! répondit Altamont.

– Oui! à terre! fit Hatteras avec un singulier sourire.

Le docteur parla, mais il ne fut pas écouté; toutes les paroles de son cœur furent vaines, ses arguments inutiles; il avait affaire à deux âmes ulcérées et haineuses, des hommes, tous les deux étrangers de leur pays; cette union morale entre l'Angleterre et l'Amérique qu'il demandait était impossible.

Les deux rivaux le laissaient dire, et ne répondirent pas.

Cependant le docteur fut momentanément rassuré par la résolution d'Hatteras d'attendre un terrain neutre pour y [éclairer] ses droits; d'ici là, quelque événement imprévu pouvait modifier la situation; peut-être ne [découvrirait]-on aucune terre; peut-être aussi ne pourrait-on s'élever jusqu'au quatre-vingt-dixième degré de latitude.

Il attendit donc, quitte à intervenir une dernière fois.

Hatteras avait repris son poste à l'avant de la chaloupe, [imperturbable] comme toujours: Altamont, calme aussi, ne laissait pas de garder sur son visage un air provoquant; [désigné] seul contre quatre, il paraissait décidé à ne pas reculer.

Il n'y avait donc rien à dire, rien à faire jusqu'au moment où cette funeste question serait décidée; aussi un profond silence régna-t-il.

Après ces paragraphes, le texte est similaire à la version publiée. Nous reprenons le manuscrit (p. 86) lors de l'observation probable d'un volcan.

– Et pourquoi pas? reprit le docteur, l'Islande n'est-elle pas une terre volcanique xxx volcans.

– Oui! L'Islande mais si près du pôle!

– Eh bien, notre illustre compatriote, le commodore James Ross [jadis] n'avait-il pas constaté l'existence de deux énormes monts ignivomes en pleine activité par cent soixante-dix degrés de longitude, et soixante-dix-huit degrés de latitude? Pourquoi donc des volcans n'existeraient-ils pas au pôle Nord?

– Il xxx sans doute d'en demander l'autorisation au président des États-Unis, dit Hatteras.

– Oh! se hâta de s'écrier le docteur, je le vois distinctement: c'est un volcan!

– Eh bien, fit Hatteras, courons droit dessus.

[...]

Hatteras resta à la barre; il fut heureux d'être seul ainsi; il aspirait avec ivresse la brise qui venait expirer jusqu'à lui après avoir caressé cette terre nouvelle.

Vers les dix heures du soir, quand il fut sûr du sommeil du volcan, il regarda autour de lui, parut fixer un objet à peine visible en mer, mollit son écoute, et mit le cap dessus.

Au bout de quelques instants, il se pencha vers l'Américain, et lui toucha légèrement l'épaule.

– Altamont, fit-il à voix basse.

– Hein! fit ce dernier en s'éveillant et en reprenant rapidement ses esprits comme un marin habitué à de brusques réveils.

– Silence, répondit Hatteras, en lui faisant signe de se taire, ne réveillez personne, et écoutez-moi.

– Que voulez-vous me dire?

– La terre est en vue, répondit Hatteras; l'un de nous donc doit seul y aborder.

– C'est mon avis, répondit l'Américain.

– Bien, répondit le capitaine; j'ai eu des torts envers vous; je vous ai appelé lâche! Vous n'êtes point un lâche puisque vous êtes ici!

– Oh! peu m'importe vos appréciations, répondit Altamont avec dédain.

– Quoi qu'il en soit, j'ai eu tort.

– Eh bien, où voudriez-vous en venir? demanda Altamont.

– À ceci, reprit Hatteras, c'est que [je] vous estime, Altamont, et que vous m'estimiez aussi, entre nous, ce n'est point une question d'hommes mais de nations. Je suis certain, Altamont, que [vous] m'estimiez aussi, mais la nationalité avant tout.

Hatteras se tut un instant, tandis qu'Altamont l'approuvait d'un geste plein de respect.

– Vous ne voulez pas me céder l'honneur de première possession de ce continent nouveau?

– Non, Hatteras.

– À votre place, Altamont, je refuserais également.
 – Alors?
 – Alors, le sort des armes en décidera.
 – Dès que nous serons à terre.
 – Ah! non, répliqua Hatteras. Non! Un de nous y prendrait pied avant l'autre et la question serait résolue au lieu d'être tranchée.
 – Non! pas à terre.
 – Ici donc?
 – Pas davantage.
 – Je ne vois pas, dit l'Américain en regardant autour de lui.
 – Là, fit Hatteras, en désignant un point de l'océan.
 – Là! un glaçon! répondit l'Américain.
 – Oui! un glaçon en pleine mer! un terrain neutre s'il en fut!
 – À vos ordres xxx, répondit Altamont.
 – Je puis xxx y conduire la chaloupe.
 – Faites.
 – Qui survivra pourra la regagner à la nage.
 – Bien, [dit] Hatteras.
 – Celui qui succombera aura la mer pour tombeau.
 – Un tombeau digne de lui xxx.
 – Silence, maintenant, et que nos compagnons [n'apprennent] qu'à leur réveil le capitaine xxx doit les commander.

Les deux xxx se turent; xxx immobile, et mettant la barre au vent, Hatteras dirigea la chaloupe vers le glaçon situé à moins de cent toises de lui.

À cette fin de chapitre, nous voyons arriver le moment critique où, tout en restant des plus courtois et même prévenants, les deux rivaux s'apprêtent à se battre en duel jusqu'à ce que la mort s'ensuive.

Le chapitre suivant, «Les approches du pôle Nord», lui aussi inédit pour l'essentiel, est encore plus saisissant. Il présente, dans un brouillon quelquefois maladroit mais toujours clair, la scène la plus critique du roman, celle où seront enfin abordées la question centrale des respectives prétentions américaine et britannique, celle du destin, et même de la vie, d'Hatteras et d'Altamont, et donc celle de la conquête du pôle Nord.

Une demi-heure plus tard, la chaloupe accostait le lieu du combat: le vent était absolument tombé; pas un souffle, pas un bruit dans l'atmosphère, mais un de [ces] silences sinistres, un de ces silences qui dans les zones moins élevées précèdent les orages.

La voile inerte pendait le long du mât; inutile de la carguer; la chaloupe se balançait aux dernières ondulations des flots.

Hatteras longea de près le glaçon, mais sans la toucher, pour éviter un choc qui eût réveillé ses compagnons; Altamont sauta sur la surface glissante, retint la chaloupe d'une main pendant que son adversaire débarquait à son tour. Cela fait, Hatteras la repoussa doucement du pied, et la mer frémit légèrement, tandis que la chaloupe s'éloignait en oscillant.

Le glaçon choisi par Hatteras mesurait vingt pieds de long sur huit de large; il était de forme ovale à peu près. L'Anglais et l'Américain en gagnèrent le centre. [Chacun] avait à la main son couteau à neige, fait d'une large lame effilée.

Un duel terrible se préparait, sans témoins, dans des circonstances étranges.

– Altamont, dit Hatteras, quand il fut en présence de son adversaire, pas un cri ne sera poussé pendant le combat; nous nous laisserons périr sans proférer une plainte.

– Pas une seule.

– Il ne faut pas que ce duel soit interrompu avant que l'un de nous ne soit mort.

– Hurrah pour l'Amérique, répondit Altamont à voix basse.

– Hurrah pour l'Angleterre, fit Hatteras.

Ces deux hommes, campés l'un devant l'autre, s'attaquèrent avec une sourde fureur.

Quel spectacle, ce combat silencieux sur ce glaçon fragile, dont la barque s'éloignait sous l'influence d'un courant peu rapide!

L'Anglais et l'Américain, d'égale force et d'égal courage, se portaient des coups terribles qu'ils paraient avec le même bonheur. Leur plus grande difficulté consistait à garder l'équilibre sur cette surface glissante; un faux pas de l'un pouvait amener sa mort; il y avait peu à rompre. Chacun le savait, le combat durait depuis cinq minutes, que pas un d'eux n'avait encore abandonné le centre du glaçon: leurs pieds prenaient [racine].

Comment eût fini ce combat, si un incident inattendu ne se fût produit, personne ne pourra jamais le dire.

Depuis que les deux combattants avaient pris pied sur le glaçon, un observateur attentif eût pu le voir s'enfoncer graduellement sous leur poids: par la chaleur relative de la mer, il n'offrait qu'une croûte à la surface, qui cédait peu à peu; Hatteras et Altamont ne s'en aperçurent pas, mais bientôt leur cheville fut baignée par la mer; au bout de deux minutes, ils avaient de l'eau jusqu'au genou; [leur] lutte continuait bien qu'ils sentissent le point d'appui manquer sous leur pied, ils n'en continuaient pas moins de se porter des coups furieux; ni l'un ni l'autre ne voulait arrêter.

Ils furent bientôt immergés, jusqu'à mi-corps, puis leur poitrine disparut, et ils se battaient encore.

Enfin la mer les avalait tout entiers : leur tête apparut un instant au-dessus de l'eau, puis ils disparurent sans avoir poussé un seul cri ; mais à l'agitation des flots au-dessus de leur tête, on eût pu comprendre qu'ils se battaient toujours.

Cependant la chaloupe, abandonnée à elle-même [s'éloignant] du lieu du combat, avait heurté, par un bonheur providentiel un de ces glaçons épars sur le bassin polaire.

Johnson avait ouvert les yeux, réveillé au choc.

Son premier cri fut :

– Le capitaine ! Altamont !

À ces paroles, le docteur et Bell se levant à leur tour, avaient tout compris : le docteur, embrassant du regard l'étendue liquide remarqua un point où l'eau éblouissante déployait ses larges cercles concentriques comme autour d'un objet évidemment [précipité].

– Là, dit-il.

Les avirons, rapidement arrimés, firent voler la chaloupe vers la place indiquée, et au moment où l'Anglais et l'Américain s'étreignant l'un l'autre revenaient presque suffoqués à la surface de la mer, leurs compagnons les saisirent avec force, et les hissèrent à bord.

– Ah ! malheureux ! malheureux ! s'écria le docteur.

Et des larmes lui vinrent aux yeux. Hatteras et Altamont, séparés l'un de l'autre, se mesuraient de regards de haine. Le docteur baignait leurs mains de ses pleurs ; son cœur débordait. Tout ce que son âme parfaite put lui inspirer de paroles amères, de [vains] reproches : il le dit avec certainement avec [sûr] passion ; il leur montra la vanité de leurs prétentions, de leur rivalité ; cet accord si nécessaire rompu entre les hommes abandonnés loin de leur pays : les xxx, les larmes, les caresses, les supplications, tout lui venait du cœur.

– Ah vous aussi ! mes pauvres amis ! vous battre, vous tuer, pour une misérable question de nationalité ! Et que font l'Angleterre et l'Amérique dans tout cela ! Si le pôle Nord est atteint, qu'importe qui l'aura découvert ! Pourquoi [demander] ainsi [l'asile] des êtres, et se dire Américain ou Anglais quand on peut se dire homme !

Le docteur parla de la sorte longtemps : fût-il xxx en pure perte. L'effusion de son âme xxx-elle ces êtres rudes, et pour ainsi dire sauvages ? ces deux [adversaires] xxx les larmes qu'ils arrachaient au meilleur des hommes ? On pouvait en douter à voir les regards chargés de haine que les capitaines se jetaient l'un à l'autre.

La nuit se passa de la sorte à veiller sur eux.

À ce point, le 10 juillet, un orage violent se déclare ; et dorénavant le texte ressemble à celui du *Magasin*.

Quel est l'effet de ce chapitre et demi enlevé d'un coup de plume ? — ou plutôt de ciseaux, car c'est en fait l'éditeur qui l'a excisé au stade des placards. Il est clair que la coupure est tragique pour le roman entier. La disparition de ce crescendo ultra-dramatique, mais quelque peu comique, affaiblit le rêve d'Hatteras. Bien plus gravement, sa censure — disons enfin le mot — démolit le thème de la rivalité anglo-américaine et dénoue ainsi l'intrigue entière. Altamont est réduit à la recherche du Passage du Nord-Ouest, déjà découvert selon Verne, et qui est loin en tout cas de constituer un pendant digne aux dessins héroïques d'Hatteras. La survie du capitaine américain, et même sa découverte sous la neige, ne servent plus à rien, car, pour retrouver le navire américain, Hatteras a besoin ou d'Altamont ou des coordonnées, mais pas des deux. Puisque Altamont ne sert plus à la rivalité anglo-saxonne, il n'a plus de rôle ; et même sa dispute avec Hatteras s'est amenuisée jusqu'au point de l'insipidité après toutes les réécritures imposées. Verne a dû vivement regretter le sacrifice de ces scènes si saisissantes, si vivantes, si indispensables à son intrigue, liées entre elles avec une telle précision, ourdies dès le début avec tant de finesse.

Les spectres des scènes disparues continuent à hanter le livre publié, ces membres fantômes continuent à gratter, et même à véhiculer le récit. Les lecteurs perspicaces ont bien compris l'in vraisemblance de la position déclarée d'Altamont, de la raison donnée d'une présence américaine si loin de la patrie, de la solitaire quête britannique quand tout le monde veut la même part du gâteau. Le roman que Verne proposait possède l'avantage, décisif, de bien refléter la réalité contemporaine, car c'est à partir de la découverte en 1859 du document écrit par l'équipage de Franklin que l'attention s'est tournée vers le pôle, et que les États-Uniens ont pris le Grand Nord au sérieux et pensé à contourner l'Amérique britannique. Nous pouvons également vivement regretter les lignes où Clawbonny se révèle pour la première et la dernière fois ; où son cœur, mi-anglais, mi-écossais mais entièrement français, s'ouvre et s'épanche ; où une philosophie politique exceptionnelle se déclare ; où Verne attaque le chauvinisme ambiant pour se déclarer — avec une prévoyante modernité — pacifiste convaincu et citoyen du monde.

La compréhension et l'évaluation des différences entre le manuscrit d'*Hatteras* et la version du *Magasin* sont complexes. Il existe, en plus, d'importantes variantes entre celle-ci, la première édition en volume (1866) et l'édition illustrée grand octavo (1866), la raison pro-

bable étant qu'Hetzel et Verne expérimentaient ici le mécanisme du couple, testaient, quasiment jusqu'à la destruction, leurs rôles respectifs. Nous ne pouvons pas toujours faire abstraction, non plus, de ce que nous pouvons deviner des brouillons antérieurs.

Ce que nous avons pu établir, néanmoins, c'est qu'une grande partie de II 21 et la moitié de II 22 sont absentes de toutes les versions publiées et donc inédites. Ce texte, de quelques milliers de mots, dont l'existence n'a jamais été soupçonnée, est absolument crucial pour comprendre le « cas » Verne. Il représente sans doute l'excision la plus importante exigée par Hetzel père et dont le texte a survécu. C'est également un des épisodes les plus dramatiques des *Voyages extraordinaires* tout entiers. Étant donné que les Anglo-Saxons ne faisaient guère plus de duels, Hetzel possède un sens historique plus développé que Verne, mais son jugement commercial et littéraire semble sérieusement défectueux à la lumière de son acharnement à vouloir supprimer le thème de la rivalité anglo-américaine et surtout la scène même du duel. Si l'on accepte le jugement de la postérité sur le travail littéraire d'Hetzel, nettement inférieur à celui de Verne, sa sensibilité littéraire est, elle aussi, clairement moindre. Son désir de couper dans la chair d'un auteur déjà best-seller comprend peut-être, d'un côté, une part de jalousie professionnelle et, de l'autre, une volonté d'enlever les scènes de violence, clairement visibles, cependant, chez ses autres écrivains. Quelles que soient les raisons de sa réaction délirante, la connaissance du manuscrit transforme notre conception d'*Hatteras*; on ne peut plus lire le roman sans penser constamment à ce qu'il aurait pu, aurait dû être — à ce qu'il était à l'origine et à comment il aurait pu influencer, en termes de grandeur politique et humaine, les œuvres qui ont suivi.

La censure d'*Hatteras* ne représente en fait que la pointe de l'iceberg du problème des malversations des *Voyages*. Les fautes de français, reproduites dans toutes les éditions françaises modernes, sont si nombreuses qu'elles cachent une partie de l'imagination de Verne. Bien pire, le Nemo, le Lidenbrock, le Fogg et l'*Hatteras* d'après l'intervention éditoriale sont de pâles reflets de leurs premières moutures. Le lieu, l'époque, le temps du verbe, et la moralité authentiques des romans, qui font partie intégrante de l'héritage global, restent ignorés de ceux qui ne connaissent pas les manuscrits. Une fois découverts, les tableaux originels s'y trouvant nous obsèdent: un sous-marin au large de la Basse-Normandie, un « homme des eaux, entièrement libre » marchant sous la Manche, le moment même de la naissance de l'antihéros moderne, un tour du monde d'avant les chemins de fer, un professeur vivant avec sa bonne, un Américain et

un Britannique, rivaux égaux, se battant en duel sur un glaçon en voie de disparition.

Les parties révisées et excisées représentent des idées et des épisodes parmi les plus importants et les plus beaux de tous les *Voyages extraordinaires*.

Des œuvres révolutionnaires dorment depuis cent quarante ans. À quand le baiser libérateur?



Bibliographie d'études en langue française sur les manuscrits de Jules Verne

- BUTCHER (William), «Les Épisodes fantômes de *Vingt Mille Lieues*», in *Europe*, n° 909-910, 2005, p. 119-134.
- COMPÈRE (Daniel), «Le jour fantôme», in *La Revue des Lettres modernes*, Série Jules Verne, vol. 1, n° 456, juillet-octobre 1976, p. 31-51.
- DEHS (Volker), «Les manuscrits des *Voyages extraordinaires*: répertoire des noms disparus», in *Bulletin de la Société Jules Verne [B.S.J.V.]*, n° 109, janvier-mars 1994, p. 20-35.
- «Le premier dénouement des *Cinq Cents Millions de la bégum*», in *B.S.J.V.*, n° 123, juillet-septembre 1997, p. 37-41.
- DESTOMBES (Marcel), «Le manuscrit de *Vingt Mille Lieues sous les mers* de la Société de géographie», in *B.S.J.V.*, n° 35-36, juillet-décembre 1975, p. 59-70.
- DUMAS (Olivier), «Le choc de Gallia choque Hetzel», in *B.S.J.V.*, n° 75, juillet-septembre 1985, p. 220-221.
- «Hetzel censeur de Verne», p. 127-136 in *Un éditeur et son siècle : Pierre-Jules Hetzel (1814-1886)*, textes et iconographie réunis et présentés par Christian ROBIN, Saint-Sébastien, A.C.L. Édition, 1988.
 - «Jules Verne retrouvé ou le héros vernien trahi par Hetzel», p. 11-20, in *Modernités de Jules Verne*, Paris, P.U.F., 1988.
 - «Le manuscrit d'*Une ville flottante*, au destin contrarié», in *B.S.J.V.*, n° 99, juillet-septembre 1991, p. 36-41.
 - «Le monstre de *Cabidoulin* en version manuscrite», in *B.S.J.V.*, n° 121, janvier-mars 1997, p. 16-20.
 - «La mort d'Hatteras», in *B.S.J.V.*, n° 73, 1985, p. 22-24.
- DUMAS (Olivier), GONDOLO DELLA RIVA (Piero) et DEHS (Volker) éd., *Correspondance inédite de Jules Verne et de Pierre-Jules Hetzel (1863-1886)*, t. I, Genève, Slatkine, 1999.
- GONDOLO DELLA RIVA (Piero), «À propos des œuvres posthumes de Jules Verne», in *Europe*, n° 595-596, novembre-décembre 1978.
- GUERMONPREZ (Jean-H.), «Découverte de *L'Oncle Robinson*», in *B.S.J.V.*, n° 105, janv.-mars 1993, p. 9-10.
- Notes manuscrites sur *L'Île mystérieuse* détenues au C.I.J.V. (Amiens).
- MARCEITEAU (Agnès), OLLIVIER (Annie) et SAINLOT (Claudine), *Catalogue des manuscrits de Jules Verne*, Nantes, Bibliothèque municipale, 1988.
- MARTIN (Charles-Noël), «Recherches sur la nature, les origines et le traitement de la science dans l'œuvre de Jules Verne», thèse de doctorat d'État, Sorbonne (Université de Paris VII), 23 juin 1980.
- ROBIN (Christian), «Textes rares et inédits», p. 331-359, in *Un éditeur et son siècle : Pierre-Jules Hetzel (1814-1886)*, textes et iconographie réunis et présentés par Christian ROBIN, Saint-Sébastien, A.C.L. Édition, Crocus, 1988.
- «Les manuscrits de Jules Verne conservés à la bibliothèque municipale de Nantes», in *Cahiers des amis de la bibliothèque*, n° 20, 1979, p. 17-26.
- SCHEINHARDT (Philippe), «*Une ville flottante*», in *Jules Verne, écrivain*, Nantes, Bibliothèque municipale, 2000, p. 35-49.
- «*Le Tour du monde en quatre-vingt jours*», in *Jules Verne, écrivain*, Nantes, Bibliothèque municipale, 2000, p. 99-115.



Notes

1. En ce qui concerne la fin de Hatteras, il est notoire, depuis l'étude de Daniel Compère (*Un voyage imaginaire de Jules Verne : «Voyage au centre de la Terre», Lettres modernes, «Archives», 1977, p. 21-24*), que le capitaine du manuscrit réussit à se jeter dans le cratère pour être lancé dans l'air, avant de retomber définitivement dans le volcan. L'image finale est ineffaçable, celle «du mont Hatteras, fumant à l'horizon, tombeau d'un capitaine anglais, dressé au pôle boréal du monde».
2. Renseignement aimablement fourni par Christian Robin, qui a également donné une précieuse aide au déchiffrement du manuscrit de *Hatteras*. Le nombre de feuilles lues à ce jour serait nettement plus grand si on y incluait celles de *L'Oncle Robinson*.
3. La quasi-totalité des manuscrits a été acquise par la municipalité de Nantes en 1981.
4. J.-H. Guermontprez (notes manuscrites, p. 60, en se référant à la page 255 du manuscrit «Version B») cite: «... une échancrure de l'enveloppe. Un morceau manquait, [apparemment] coupé de main d'homme».
5. Sous la côte B 141 (*Catalogue des manuscrits de Jules Verne*, Nantes, Ville de Nantes, 1988).
6. Information aimablement fournie par Volker Dehs.

